

Vittorio BUFACCHI, *Why Cicero Matters*, Bloomsbury, London-New York-Dublin 2023, 176 pp., ISBN 9781350376670.

Vittorio Buffacchi (dorénavant V.B.) n'est pas un spécialiste de Rome, de sa littérature, de sa philosophie ou de son histoire. *Senior lecturer* de philosophie à l'*University College Cork*, on lui doit des ouvrages de philosophie politique, principalement axés sur l'injustice sociale, les droits humains et la violence politique. Ayant rencontré Cicéron à la lecture du roman de Robert Harris, *Imperium*¹, il s'est donné quelques années pour se former au latin et se passionner pour ce sujet alors nouveau pour lui mais dans lequel il a reconnu quelques-uns de ses thèmes de prédilection². L'ouvrage est donc celui d'un universitaire chevronné mais qui n'est pas issu de la filière académique spécialisée.

Il faut attendre la fin de l'ouvrage pour lire cet avertissement (112) :

The aim of this book is to change our perception of Cicero, and to offer a more progressive interpretation of Cicero's political thought, even if this means sacrificing historical accuracy. I'm less interested in figuring out what were Cicero's true intentions when he took a certain political decision or wrote a speech or philosophical treatise [...]. My goal is to apply the spirit of his ideas to our own historical context today, even if doing so requires taking some poetic licence with the historical figure of Cicero.

Ce préalable aurait dû figurer au début du livre. Ainsi prévenu, le lecteur aurait mieux compris ce qui lui restait à lire : l'auteur s'affranchit des contraintes de l'érudition pour donner libre cours à une réflexion politique dont le but est de présenter « the lessons we need to learn from Cicero to save our modern democracies » (17 ; 110). V.B. dresse un parallèle incessant entre le monde de Cicéron et le nôtre pour une raison simple : « these are dangerous times, not dissimilar from what Cicero experienced in Rome in his time » (14, répété 133). Le Cicéron de V.B. est une sorte d'emblème, pour ne pas dire un totem, supposé nous protéger des trois défis qui nous accablent : « the advance of far-right populism ; the corrosive nature of corruption ; and our abdication of duties as citizens » (129). Ce faisant, V.B. pose une des principales structures de son essai : nous sommes menacés aujourd'hui par les hommes forts, leur

¹ Harris 2006.

² Certains de ses ouvrages, sans compter ses nombreux articles, viennent en résonance avec le questionnement à l'œuvre dans *Why Cicero Matters* : Bufacchi 2009 ; 2011a ; 2011b.



goût pour l'autorité et la force, leur capacité à flatter l'instinct populaire. Mais, nous rassure-t-il, « Cicero [is] an antidote to the myth of the strong man » (11). V.B. souhaite nous faire partager sa fascination pour un Cicéron qui a découvert dans la philosophie un remède à tous les maux et la promesse d'un monde meilleur : « Perhaps Philosophy can prevent our democracy from ending up like the Roman Republic. This is why philosophy matters; this is why Cicero still matters » (35).

Dans l'introduction, l'auteur constate la disparition de Cicéron. Il suffit, écrit-il, d'aller d'une librairie à l'autre pour constater que le rayon « Rome » ne contient aucun ouvrage de ou sur Cicéron. Cette expérience vécue nous renvoie à la situation d'un Cicéron « universally neglected » (2) et devenu « a minor historical figure » (6), ce dont l'auteur ne cesse de se navrer tout au long de son ouvrage. Selon V.B., cet effacement de Cicéron serait moins dû à un manque de culture qu'à la prééminence de César qui fait figure de seul vainqueur mémoriel de la république romaine, comme en témoigne sa présence persistante en librairie (6; 110; 142). Depuis Shakespeare et son *Julius Caesar* (publié en 1623), Marc Antoine est célébré, Brutus est au banc des accusés et Cicéron est un personnage très secondaire et bien peu glorieux (5-7). V.B. s'en indigne car c'est donner le beau rôle à tous les ténors du « Roman populism » auquel Cicéron s'est tant opposé : non seulement César, génocidaire, « ruthless autocrat » et « authoritarian populist » (3; 4; 7), mais aussi Antoine l'ivrogne (7), Catilina (le comploteur) et Clodius, le terroriste fasciste (« just like Mussolini's squadristi », 8). Il voit dans la popularité actuelle de Jules César le signe patent du climat politique délétère de notre époque, si favorable à l'ultra-droite et au populisme (7 ; 11 ; 130-134). La fin de la république romaine fut marquée par « the long shadow of populism » ; en prendre la mesure est le seul moyen de démasquer « the phenomenon of populism today » (8).

L'ouvrage se présente donc dès le départ comme un acte de militantisme contre le monde détestable de l'illibéralisme contemporain. On ne s'étonnera pas de l'apparition de quelques avatars modernes des *Roman populists* comme Donald Trump ou Viktor Orban que V.B. compare indistinctement à Marius ou à Sylla, le président américain ayant en outre une ressemblance marquée avec Pompée (15 ; 115). Boris Johnson est simplement qualifié de bouffon (121). Cet effet miroir, alimenté par la co-

lère plus que par le raisonnement scientifique, ne vas pas sans certaines formules rapides sinon approximatives³.

Dans le chapitre 1 (19-37), V.B. demande au lecteur de considérer Cicéron comme étant avant tout un philosophe, une sorte d'antithèse de l'*Homo Oeconomicus* caractéristique des sociétés capitalistes avancées (21) dont les ennemis de Cicéron étaient les précurseurs (29). Si les apparences font de Cicéron un politicien qui s'est adonné à la philosophie dans ses moments de relâche, la réalité est autre : rien ne distingue chez lui le politique du philosophique. L'un est inséparable de l'autre, ils sont symbiotiques (25 et 26). Cicéron est un *philo-politician*.

Le chapitre 2 (39-58) est consacré au texte qui résume tout Cicéron (40) : le *De officiis*, et tout particulièrement le Livre I (avec un détour par les *Académiques*). La synthèse que fait V.B. est rapide, mais son expertise sur les questions sociologiques et philosophiques contemporaines lui permet de relever, chez Cicéron, des idées qu'il a examinées dans ses travaux antérieurs, comme la notion d'injustice (*iniuria*). Il voit en Cicéron un précurseur de Jean-Jacques Rousseau et du jeune Karl Marx (58). On peut toutefois penser que l'un et l'autre auraient été fort étonnés de l'apprendre.

Le chapitre 3 (59-77), consacré au *De re publica*, attribue à Cicéron le flambeau du républicanisme, présenté comme l'alternative au libéralisme démocratique contemporain. Le propos n'est pas inintéressant, mais s'il y est question de la coupe du monde de football au Qatar, Cicéron n'y fait à proprement parler que quelques apparitions (59-68). Lorsqu'il en vient au *De re publica*, V.B., dans la suite logique des premières pages du chapitre, s'intéresse moins à la théorie de la constitution mixte qu'à la place que tient l'arbitraire dans l'ouvrage de Cicéron, lequel prônerait une république participative dans laquelle le citoyen a moins de droits qu'il n'a de devoirs. V.B. en déduit que Cicéron n'est ni élitiste ni conservateur (75 et 88). Il est « enlightening and revolutionary » (60).

³ Par exemple : la tonalité gauchiste du *De re publica* « where Cicero presents a philosophical case in defence of political system for the people, by the people » (16) ; plus loin, la charge de consul est présentée comme « the modern equivalent of being elected Prime Minister or President » (21) ; la vie politique romaine « turned into a version of Squid Game » (une série sud-coréenne de 2021) ; « If he were living today, I'm certain that Cicero would consider the growing cancer of post-truth as [...] dangerous » (45) ; enfin, « Cicero was a Renaissance man, before the Renaissance » (80), ou encore : « Without Cicero, Humanism may no have happened » (125).

Le chapitre consacré à l'amitié (79-93), ou plutôt à sa valeur, tourne autour du concept et de quelques phrases tirées du *Laelius*. V.B. renoue avec les notions déjà discutées, comme la confiance ou l'égalité, et aboutit à l'idée que « Tyranny is the enemy of friendship » (87). Il en déduit que « tyrants cannot have any friend at all. Julius Caesar was not a friend of the Roman Republic or of the Roman people » (90). Après ces formules qui nous invitent à la méditation, le chapitre se termine sur quelques pages consacrées à la question suivante : Cicéron aurait-il aimé Facebook ou Tik Tok ? (90-93).

Le *Cato Maior*, qui fait l'objet du chapitre 5 (95-107), est un passage obligé de cette réflexion sur la contemporanéité de Cicéron : en effet, « we live in a ageing society » (95). C'est la raison pour laquelle V.B. nous assure, sans le démontrer, que « Cicero's analysis [is] still as valid today as [it was] 2000 years ago, which is why re-reading Cicero can help us make sense to the relationship between old age, inequality and justice » (101).

Le dernier chapitre (109-127) reprend l'éloge initial du livre : Cicéron, « the great unsung heroe of antiquity » (110) doit impérativement être réhabilité. Surgit alors un étrange développement sur les limites et les défauts de Cicéron : il n'a pas assez théorisé ses principes d'égalité, il était aveugle à la misère des masses et à la dimension économique de la politique. Curieusement, l'auteur reprend alors les constats navrés de la tradition anti-cicéronienne, s'appuyant sur les lettres pour stigmatiser la part d'ombre de l'Arpinate : sans conscience de classe, porté à la plaisanterie blessante ou inutile, pire encore, vieux barbon marié à la toute jeune Publilia, plus pour l'argent que pour la chair (121-125). Le chapitre se termine par un appel en faveur de la communauté LGBTQ+.

Faire l'apologie de Cicéron dans des périodes de crises des valeurs n'est pas nouveau. Déjà, dans les années 1930, Gaston Delayen convenait que « dans l'histoire de la vie de Cicéron, il y a tant d'analogies avec certains caractères, avec certains évènements de notre époque, qu'il est difficile de ne pas y découvrir de frappantes similitudes »⁴. Dans le monde anglo-saxon, toute une littérature avait affronté les mêmes émotions exposées par V.B. On peut citer Daphne Shaull qui, dans *Cicero and Modern Problems*, présente Cicéron comme l'anti-César et se demande ce que Cicéron « would think of Mussolini in his own beloved Italy or of the

⁴ Delayen 1929.

modern trend toward dictatorships in Europe ! »⁵. Le parallèle entre César et Mussolini ou Hitler fut repris par Bertold Ullman dans *Cicero and Modern Politics*⁶ puis par Albert Carr qui n'hésite pas à qualifier César de « classical Hitler »⁷. Henry Joseph Haskell, dans *This was Cicero. Modern politics in a Roman toga*, qualifie Clodius de « political gangster »⁸. Toute cette littérature fut reprise, plus calmement, par Hartvig Frisch, qui appelait à la restauration de Cicéron défenseur de la démocratie⁹. Dans le même registre antifasciste, Stefan Zweig, dans une lettre à Romain Rolland, a cette expression qui aurait pu résumer *Why Cicero Matters* : « He is our man, he who died for our ideas, in times that so cruelly resemble ours »¹⁰. V.B. s'inscrit dans la filiation de ces chercheurs ou essayistes qui auraient été ravis de savoir qu'un siècle après eux, il écrirait : « Cicero can still be a role model for us today » (118)¹¹.

Il semble donc que l'ouvrage appartient à un genre philosophico-littéraire très ancien qui réapparaît cycliquement. Il n'est d'ailleurs pas le seul aujourd'hui à faire de Cicéron le héros de la démocratie en danger. Dans sa récente biographie de Cicéron, publiée en 2023, Philip Kay-Bujak utilise le même lyrisme et les mêmes imprécations que V.B. et certains passages sont presque interchangeables avec ceux de *Why Cicero Matters*¹².

⁵ Shaull 1931.

⁶ Ullmann 1913 ; Ullman 1935.

⁷ Carr 1939.

⁸ Haskell 1942.

⁹ Frisch 1946, 7 : « Now that we have gained new experiences, [...] it is natural that the judgment of Cicero, the republican and parliamentarian, the philosopher and publicist, should be made the subject of a renewed examination ».

¹⁰ Lettre du 11 octobre 1939, citée par Lehmann 2009.

¹¹ Je ne sais pas si V.B. a voulu faire un jeu de mots à partir des recherches de van der Blom 2010.

¹² Kay-Bujak 2023, 350-352 : « Cicero lives on not just in law but in our concepts of democracy and how fragile a hold we have on freedom. [...] Cicero demonstrated, and we look back and see, that democracy has to be fought for – to become complacent is for democracy to die. Everyone has a role to play in fighting and even dying for, if necessary, freedom. [...] As the modern world and the future moves through the eternal cycle of retreating democracy, advancing popularism and tyranny and back through to democracy we would do well for all the world to be aware that Cicero saw the entire cycle in one lifetime and to read and understand how easy it is for people to give up their freedom. [...] Replace the name of Caesar with Trump and Rome with Washington and we can see how close we are to a similar point in our own time. [...] From over 2,000 years ago, Cicero remains like a radio transmitter out in deep space, pinging out the repeated philosophical messages that we want to hear and understand. Through the medium of his books and treatises we can study and try to understand the very real messages he was sending to posterity ».

Notre auteur n'en fait pas mystère : Il n'a pas voulu écrire un livre pour les antiquisants qu'il considère comme une espèce en voie de disparition¹³. Ce livre de révolte porte moins sur l'ancienne Rome que sur notre monde « dominated by disorder and decay » (118). Son ouvrage s'adresse à l'« ordinary decent citizen » (12).

V.B. court le risque de désappointer les spécialistes de Cicéron. Plus encore, il choquera ceux qui se méfient naturellement des parallèles politiques entre deux époques que séparent deux millénaires. Mais, comme le faisait remarquer autrefois Ernst Sihler, « If Cicero had been merely a Roman and no more, he would not have been Cicero »¹⁴. C'est pourquoi il y a tout lieu de penser que l'ouvrage de V.B. attirera certainement l'attention des érudits dans trente ou quarante ans, dans les futures études sur la réception de Cicéron. Le principal atout de cet ouvrage aurait pu être son titre¹⁵. Mais il aurait été plus attirant de faire suivre *Why Cicero Matters* par un point d'interrogation. La question est plus intéressante que l'affirmation.

Bibliographie

- Bufacchi 2009: V. Bufacchi, *Violence: A Philosophical Anthology*, London 2009.
- Bufacchi 2011a: V. Bufacchi, *Social Injustice: Essays in Political Philosophy*, London 2011.
- Bufacchi 2011b: V. Bufacchi (ed.), *Rethinking Violence*, Abingdon 2011.
- Carr 1939: A. Carr, *Juggernaut: The Path of Dictatorship*, New York 1939.
- Delayen 1929: G. Delayen, *Sous les Masques antiques, M. Tullius Cicéron*, Paris 1929.
- Harris 2006: R. Harris, *Imperium*, London 2006.
- Haskell 1942: H. J. Haskell, *This Was Cicero. Modern Politics in a Roman Toga*, New York 1942.
- Kay-Bujak 2023: P. Kay-Bujak, *The Life of Cicero, Lessons for Today from the Greatest Orator of the Roman Republic*, Philadelphia 2023.

¹³ « Cicero today is still relatively unknown, an historical figure generally misunderstood and universally unappreciated outside of those universities that are not closing their departments of classics » (4).

¹⁴ Sihler 1914, VIII.

¹⁵ Qui n'est sans doute pas imputable à V.B. En effet, il répond aux exigences de la collection, qui publie également *Why Human Nature Matters* (2024) de Matteo Mameli ou *Why Camus Matters* (2026) de Matthew Sharpe.

- Lehmann 2009: Y. Lehmann, *Discours méditatif et méditation discursive dans le Cicero de Stefan Zweig*, in G. Abbamonte, L. Miletti, L. Spina (a cura di), *Discorsi alla prova. Discorsi pronunciati, discorsi ascoltati: contesti di eloquenza tra Grecia, Roma ed Europa*, Atti del Quinto Colloquio italo-francese, Napoli 2009, 363-375.
- Shaul 1931: D. Shaul, *Cicero and Modern Problems*, «CIJ» 26, 1931, 266-272.
- Sihler 1914: E. G. Sihler, *Cicero of Arpinum. A political and Literary Biography, Being a Contribution to the History of Ancient Civilization and a Guide to the Study of Cicero's Writings*, New Haven 1914.
- Ullman 1913: B. L. Ullman, *American Politics and the Teaching of Cicero*, «CIW» 7, 3, 1913, 18-22.
- Ullman 1935: B. L. Ullman, *Cicero and Modern Politics*, «CIJ» 30, 1935, 385-402.
- van der Blom 2010: H. van der Blom, *Cicero's Role Models. The Political Strategy of a Newcomer*, Oxford 2010.

Philippe ROUSSELOT